

—Oui, murmura la jeune fille. Mais les condamnés d'aujourd'hui... Joaquin sera désigné peut-être...

—Peut-être ! répéta le Léopard avec un sourire étrange.

—Avez-vous donc un espoir ? s'écria Carmen, dont le cœur battait vivement.

—Venez, senorita, interrompit la voix impérieuse du moine. Et ce dernier s'avança vers elle.

La pauvre dona Carmen se laissa entraîner pâle et défaillante, tandis que Eusebio criait aux aventuriers :

—Après-demain la prison sera vide !

Cependant Joaquin était désespéré de n'avoir pu parler à la jeune Espagnole. Toutes ses pensées s'étaient concentrées sur elle. Par moments il sentait son cœur se serrer, en songeant que la mort allait les séparer à jamais. Les exhortations de son oncle lui étaient importunes. Quelquefois même il lui répondait avec irritation.

—Le fils de Bernard de Cossé doit attendre le supplice avec calme, lui dit enfin le Léopard.

—Si je l'avais vue encore une fois, répliqua Joaquin, la mort me serait plus douce. Mais son image me poursuit sans cesse. J'ai besoin d'être toujours avec elle, de m'occuper d'elle constamment. Oui, cette généreuse jeune fille est l'aimant unique de ma vie. L'air n'est pas plus nécessaire à ma poitrine que son souvenir à mon cœur.

—De plus sérieuses pensées doivent remplir l'esprit d'un condamné, Joaquin, dit le Léopard.

—De plus sérieuses pensées ! répéta le jeune homme avec un sourire amer. Mais, mon oncle, cette prison ne contient que la plus misérable partie de moi-même. Tout ce qu'il y a encore de vivant dans moi erre autour de ce charmant visage, pâli par la souffrance, de ces yeux qui ont répandu quelques larmes sur moi, de cette bouche qui m'a consolé par quelques douces paroles ! Oh ! dire que je ne la verrai plus ! que bientôt mon cœur ne battra plus pour l'aimer ! la tête me brûle ! il me semble que cette pensée m'a changé et m'a inspiré la peur de la mort !

—Malheureux ! oses-tu parler ainsi devant moi ? dit sévèrement le Léopard.

—Oh ! ne craignez rien, mon oncle, continua Joaquin avec mélancolie. Ce n'est pas dona Carmen qui me rendra lâche, elle pour qui j'eusse traversé une ville en flammes. Mais je crois par moments que je ne dois plus mourir. La parole sinistre de ce moine imposteur a résonné à mes oreilles comme une heureuse prédiction.

—Repose-toi un peu, garçon, répondit doucement le boucanier. Dors pour calmer cette agitation qui te trouble.

—Oui, je suis agité, car j'attends et j'espère ! Quoi ! je n'en sais rien ! La vie, la liberté, Carmen ! Tout cela peut-être ! Oh ! je deviens fou, n'est-ce pas ?

Et le malheureux jeune homme se mit à rire d'une façon étrange.

—Il fait ici une chaleur intolérable, dit le Léopard en remarquant avec inquiétude la sueur qui couvrait le front de Joaquin.

—Oh ! répliqua ce dernier en allant aspirer une bouffée d'air à une petite lucarne grillée, la prison est quelque chose d'inférieur quand le doute et l'espoir se sont glissés dans l'âme ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ne plus revoir dona Carmen, cela serait-il bien possible ! Mon sang brûle comme du feu dans mes veines. Mon oncle, j'ai soif !

Le visage du boucanier rayonna.

J'ai encore un peu d'eau-de-vie, Joaquin. Tu videras le fond de ma gourde. Cela te soutiendra le cœur.

Il saisit sa gourde et y versa précipitamment quelques gouttes de l'opium contenu dans le flacon d'argent que lui avait remis la jeune créole. Joaquin, absorbé dans sa rêverie, ne vit rien. La main du Léopard trembla en lui tendant la gourde. Joaquin la porta à ses lèvres. Le boucanier frissonna. Peut-être avait-il mal calculé la dose de ce poison salutaire auquel il recourait désespérément. Mais Joaquin avait déjà bu la mort ou la vie : Dieu seul le savait. Il s'endormit bientôt et resta couché dans un coin de la prison, la figure pâle mais calme.

Le Léopard l'embrassa au front avec une joie de père. Sur son rude visage brillèrent quelques larmes. Il épiait d'un regard plein d'inquiétude le souffle de son neveu. Il ignorait encore s'il l'avait tué ou sauvé ; mais une voix secrète lui criait au fond du cœur : Tu as bien fait.

Une heure s'était à peine écoulée que l'appel brutal des alguazils retentit à la grille de la prison.

—Allons ! allons, ladrones ! debout et en marche !

Le Léopard regarda Joaquin avec terreur.

—Numéros six et huit, continua un alguazil. Joaquin fit un mouvement. Une sueur froide mouilla le front du Léopard. Le numéro huit avait déjà quitté le cachot.

—Numéro six ! répéta avec impatience l'alguazil. Faudra-t-il aller vous chercher, mon brave ?

Joaquin murmura le nom de dona Carmen. Son visage souriait. Il rêvait, il dormait toujours.

Elle ! Il n'aime qu'elle ! il ne pense qu'à elle ! dit le Léopard. Mais les Espagnols veulent leur compte. Ils l'auront.

Il prit le bonnet catalan de Joaquin, lui laissa le sien, qui portait inscrit le numéro neuf, serra la main à Pitrians et à Jean David, qui restaient dans la prison et qui avait respecté son généreux dévouement, puis il rejoignit les alguazils en disant :

—Mon frère Bernard n'aura rien à me reprocher quand je le rencontrerai là haut. J'ai donné ma vie pour son fils comme je l'aurais donnée pour lui !

Avant de se mettre en marche vers le lieu du supplice, il vida avec son compagnon le flacon de dona Carmen, car il ne voulait pas donner aux gavaches la joie de voir mourir le Léopard avec la pâleur sur le visage et le frisson de la peur dans tous les membres.

Aussi la vengeance des Espagnols ne trouva-t-elle à s'exercer que sur deux cadavres. Et au lieu d'accrocher au gibet les deux aventuriers, ils furent obligés de les jeter avec leurs propres morts sur un de ces sinistres chariots que nous avons décrits.

Le fléau sévissait toujours en effet avec plus de fureur, quoiqu'on eût écharpé quelques prétendus empoisonneurs. La défiance se lisait dans tous les regards ; toutes les bouches dénonçaient. Les médecins avaient proposé d'établir un lazaret, mais l'évêque de San-Fernando avait ordonné des neuvaines et des processions, et les habitants avaient préféré ce dernier moyen de salut.

Nul bruit joyeux n'éclatait dans les rues depuis quelques jours : plus de marchands ambulants, plus de jeunes cavaliers en promenade, plus de mendiants implorant la charité au coin des ruelles, plus d'ouvriers au travail, fredonnant une chanson populaire ; plus de jeunes filles riant au seuil des maisons.

San-Fernando s'était changé en un vaste hôpital. Le silence n'était interrompu à quelques intervalles que par le glas des cloches, les plaintes des mourants, les juréments des alguazils jaunes et le roulement de leurs chariots. Aux fenêtres et aux balcons pendaient des vêtements sanglants ou séchaient les linceuls.

Tout ce que les médecins avaient obtenu, c'était été de faire enclouer les portes des maisons dont les habitants étaient morts ou atteints du fléau. Une croix à la craie indiquait aux alguazils que là il y avait des cadavres à recueillir.

La mort soudaine du Léopard et de son compagnon tourna singulièrement les soupçons de la foule sur les aventuriers. Suivant les uns, ces ladrones étaient tous infectés d'une fièvre épidémique que Dieu leur avait envoyée en punition de leurs crimes.

Suivant le plus grand nombre, des Frères de la Côte s'étaient introduits secrètement dans la ville et avaient enduits de substances vénéneuses les murailles des monuments, des églises et des maisons. A les en croire, la ville tout entière saignait le poison, et on le respirait dans l'air. La terreur touchait à l'extravagance.

Le gouverneur, don Christoval de Figuera, voulut profiter de ce délire pour donner plus d'importance au supplice des trois derniers prisonniers et en faire un spectacle qui contentât et assouvît la fureur populaire.